

Prédication à Terre sainte
Dimanche 19 novembre 2017

Matthieu 15, 21-28

La liberté d'aller et venir ne connaissait guère de limites à l'époque de Jésus. Ce jour-là il se rend en terre étrangère, dans une région frontalière où cohabitent des juifs et des païens. Une contrée multiculturelle et pluri-religieuse, comme votre belle île de La Réunion !

C'est alors qu'une habitante du pays vient à sa rencontre, bousculant les barrières qui la séparent de lui. En effet, pour Jésus, c'est une « étrangère », c'est une « païenne », c'est une « femme » et elle a de surcroît dans sa maison « un esprit impur ». Autant de motifs d'exclusion aux yeux de tout bon croyant de l'époque, y compris, nous le verrons, aux yeux des disciples !

Pourtant, cette « petite bonne femme » comme l'appelait LUTHER, va braver les interdits et les tabous, pour porter vers le Christ sa vie dévastée. Et ce matin elle nous rejoint, au cœur de nos festivités du 500^{ème} anniversaire de la REFORME, nous rappelant son message libérateur de *trois manières* au moins :

- elle fait tomber les barrières.
- elle est portée par une foi exemplaire.
- elle est un témoin de la grâce qui sauve.

1

Et d'abord, comme LUTHER, elle va se cogner aux obstacles qui se dressent sur le chemin conduisant vers le Christ. A commencer par l'obstacle des disciples qui ont bien du mal à entendre la souffrance de cette femme. Elle crie vers Jésus comme une bête. Le verbe utilisé évoque les aboiements d'un chien. Alors les disciples disent à leur Maître : « **Renvoie-là, car elle nous poursuit de ses cris** ». Ils disent littéralement : « **détache-la** », avec le verbe utilisé quand on détache un animal. Tout ce qu'ils demandent, c'est que cette étrangère leur « fiche la paix ». Sa demande bruyante leur est insupportable.

Leur indifférence et leur mépris à l'égard de cette souffrance annoncent déjà l'Eglise puissante et arrogante que la REFORME viendra bousculer au 16^{ème} siècle. Une Eglise qui ignorait la misère des petits et qui même l'exploitait pour financer ses rêves de grandeur avec le trafic des *Indulgences*. Une Eglise qui au lieu d'apaiser les peurs et les angoisses, les alimentait en brandissant la crainte du jugement dernier. Une Eglise qui consolait les pauvres gens de leurs souffrances présentes en leur donnant la possibilité d'acheter la vie éternelle par des mérites et de l'argent ! Alors, contre ces abus, LUTHER exhortera à se tourner vers le Christ, à en appeler à lui, afin de faire tomber les barrières derrière lesquelles l'Eglise avait confisqué le salut.

C'est bien ce que va faire la femme Cananéenne. En effet, toutes les frontières et tous les sarcasmes du monde ne pourraient l'empêcher de confier à Jésus la douleur qui déchire son cœur de mère. Reconnaisant en lui le Christ, elle le supplie de guérir sa fille : « **Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David !** »

Mais dans un premier temps le Christ semble ne pas entendre son appel. Elle lui crie sa détresse et son espérance mais, dit le texte, il « **ne répondit pas un mot** ». Il est vraiment difficile à comprendre ce mutisme de Jésus. D'autant que lorsqu'il sort enfin de cet étrange silence, c'est pour prononcer ces mots qui suscitent l'étonnement et qui peuvent même nous scandaliser : « **Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël** ». Jésus ne serait-il pas ouvert et accueillant aux étrangers ?

Alors, pour atténuer la gêne que peut susciter sa réponse, certains commentateurs y ont vu une façon de tester la foi de cette femme. La mettre à l'épreuve en quelque sorte pour voir si elle mérite son salut. En somme, Jésus lui refuserait d'abord sa pitié, dans le seul but de vérifier sa piété ! Or comment ne pas voir que dans cette rencontre, ce n'est pas la femme qui est mise à l'épreuve, mais c'est Jésus lui-même.

En effet, pour lui, qui est un fils d'Israël, l'ouverture à ceux du dehors ne va pas de soi. Comme pour nous d'ailleurs ! Par exemple quand nous avons du mal à accueillir dans nos communautés celles et ceux qui vivent leur foi en-dehors des chemins balisés. Ou quand nos sociétés ne savent pas faire place à l'autre différent, par sa culture, sa nation, sa religion.

La femme, elle, ne va pas se décourager. Elle est certes étrangère et mécréante, mais par sa patience et sa confiance, elle va faire tomber les barrières qui la tenaient en dehors de la promesse. Telle fut aussi la découverte libératrice de LUTHER, face à une Eglise qui prétendait enfermer le salut dans ses frontières et réserver la grâce à ceux qui la méritaient. Avec lui, comme avec cette Cananéenne, nous découvrons que nous ne pouvons vivre que de la Parole d'amour de Dieu reçue dans la foi.

2

Et de la foi, il va lui en falloir à cette femme, comme à LUTHER, pour surmonter les obstacles. D'abord son rejet par les disciples et maintenant l'attitude de celui en qui, pourtant, elle a reconnu le Christ. D'autres qu'elle, seraient repartis, rebutés par ces paroles. Au lieu de cela elle va insister pour amener Jésus à dépasser les frontières de son peuple, afin qu'il offre à tous ce salut qu'elle attend et qu'il peut lui donner. Elle en rajoute même puisqu'elle « *se prosterne* » devant lui. Or le verbe que l'on traduit par « *se prosterner* » signifie littéralement « faire le chien couchant ». Décidément on n'en sort pas ! La femme aboyait déjà comme un chien, maintenant elle lui ressemble encore plus ! Et d'ailleurs quand Jésus consent, enfin, à motiver son refus, il semble encore l'assimiler à un chien. « *Il n'est pas bien*, dit-il, *de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens* ». Il utilise de surcroît l'image du repas, ce lieu de communion par excellence, pour lui signifier clairement qu'elle n'y a pas sa place.

Mais elle ne baisse pas les bras pour autant, car rien ne peut entraver son humble quête portée par une foi admirable. Elle sait qu'elle n'est pas « *brebis* », même pas « *brebis perdue* ». Elle sait qu'elle n'est qu'une étrangère, qu'elle ne fait pas partie des « *enfants* » d'Israël, héritiers légitimes de la promesse. Elle se sait impure, elle se sait étrangère, elle se sait rejetée. Elle sait qu'elle n'a droit à rien. Elle n'est qu'un « *petit chien* », ainsi que Jésus vient de le lui rappeler. D'ailleurs à cette époque ne traitait-on pas de chiens les habitants de Canaan ?

Mais du coup, si je puis dire en souriant, elle s'y entend mieux que personne, pour caresser Jésus dans le sens du poil ! Alors elle consent à tout. « *C'est vrai, Seigneur* », répond-elle. LUTHER dira qu'elle « attrape Jésus » à son propre raisonnement, mais en introduisant une autre logique qui va tout bouleverser. Les mots qui jusqu'alors étaient ceux de l'exclusion deviennent dans sa bouche ceux d'un partage devenu possible. Ici, il n'est plus question d'enlever une part du repas des « *enfants* » pour nourrir les « *petits chiens* ». Il n'est pas nécessaire d'affamer les uns pour rassasier les autres, comme on le voit souvent dans notre monde ! Il ne s'agit plus de « *prendre* » et de « *jeter* », ces verbes qui évoquaient la violence et le mépris, mais les miettes « *tombent* » de toute façon, par pure grâce.

Alors, frères et sœurs, que nous soyons des « *enfants* » bien nourris de la Parole et peut-être même des enfants gâtés avec les coudes sur la table, bien installés dans l'Eglise. Ou que nous nous sentions comme des « *petits chiens* » affamés, bien cachés sous la table, tous nous avons part désormais, grâce à cette Cananéenne, et plus tard à LUTHER, tous nous avons part au pain de l'Evangile reçu dans la foi. En effet, Jésus touché par la démarche de cette étrangère, lui répondit : « *Femme, ta foi est grande ! Qu'il t'arrive comme tu le veux* ». Ainsi, dans cette rencontre confiante avec le Christ, non seulement la femme a été changée et sa fille guérie, mais Dieu lui-même a changé de visage.

Ce n'est plus le Dieu sévère et lointain, que redoutait LUTHER, le Dieu des méritants triés sur le volet, mais le Dieu des « mendiants de la grâce » qu'il a découvert au bout de ses tourments. Un Dieu miséricordieux qui nous accueille tels que nous sommes, ne tenant compte ni de nos mérites, ni de nos qualités, ni de nos appartenances. Un Dieu proche, qui s'est fait, en Christ, compagnon des humains, littéralement celui qui partage le pain avec tous, ainsi que l'espérait et le réclamait la femme.

3

Alors puissions-nous rencontrer, nous aussi, quelques Cananéennes, ou de nouveaux LUTHER qui, bousculant nos images de Dieu, nous offriront des miettes du pain de vie, les miettes de sa grâce. Oui, juste quelques miettes de grâce. Quelques miettes c'est peu de chose, quelques miettes c'est pas grand-chose, mais la femme a compris que c'était suffisant pour guérir sa fille et transformer sa vie. Quelques miettes qui semblent même tomber à l'insu de ceux qui mangent, sans même qu'on s'en rende compte. Apparemment c'est perdu, c'est gaspillé, c'est pour rien, et pourtant les « *petits chiens* » sont rassasiés.

Et nous qui, dans nos vies, dans nos travaux, dans nos responsabilités, voulons toujours tout prévoir, tout maîtriser et combler tous les manques. Voilà que quelques miettes échappées de la table, sans même parfois qu'on y prenne garde, peuvent être suffisantes pour apaiser les faims des hommes. Suffisantes aussi pour nous libérer de nos culpabilités, quand nous avons le sentiment de n'avoir laissé au Christ ou à l'Eglise que quelques miettes.

Alors aux jours de découragement, quand rien n'avance comme on le voudrait, souvenons-nous de la foi de la Cananéenne qui ne demandait à Jésus que des miettes pour que sa fille puisse vivre. Miettes de grâce pour reconstruire une « vie en miettes ». Miettes de grâce que nous recevons ou miettes que nous laissons tomber. Il suffit de peu de chose, il suffit de pas grand-chose pour qu'une situation ou une existence soient transformées par Dieu. Il suffit d'une miette de grâce, un mot, un geste, un sourire, un regard, une prière, pour arracher mon conjoint, mon enfant, mon prochain, mon pasteur... à sa peine ou à sa solitude.

Alors oui, chers amis, avec cette femme étrangère et avec les REFORMATEURS, nous pouvons, nous aussi, demander au Christ juste une miette de grâce.

Juste une miette de grâce, pour chacune et chacun.

Juste une miette de grâce pour recevoir de Dieu, chaque matin, la force et la joie d'une vie nouvelle.

Amen

Michel BERTRAND